

Roman africain et intimisme écologique en récit : herméneutique d'une écofiction perspectiviste dans *en compagnie des hommes* de véronique Tadjó

Jean-Jacques Koffi KASSI

Maître-Assistant

*Enseignant-Chercheur, Littérature africaine et civilisation
Université Alassane Ouattara (Bouaké Côte d'Ivoire) jkasskoff@gmail.com*

Résumé

*Le panorama dressé par véronique Tadjó, relevant de la géocritique et de l'écopoétique, permet d'observer une rhétorique écologique qui fait émerger les valeurs patrimoniales et identitaires de l'environnement. Cette étude articule les techniques scripturaires à partir desquelles l'auteure rattache la thématique environnementale à l'imaginaire romanesque, contribuant ainsi au débat écologique dans la littérature. Son roman, *En compagnie des hommes*, se présente comme un écosystème linguistique dont la structure rythmique de l'environnement donne au Baobab, à Ebola et à la Chauve-Souris des dispositions ou caractérolgies physico-psychologiques d'êtres humains. En choisissant d'anthropomorphiser des composantes de l'écologie telles que les virus, les animaux et les arbres, Véronique Tadjó érige l'imaginaire romanesque en archétype du reflet de la nature et fait preuve d'une certaine fidélité du sacré, de l'intimité et de l'harmonie divine qui président aux lois de la nature.*

Mots clés : géocritique, l'écopoétique, écosystème linguistique, anthropomorphiser, harmonie divine.

Abstract

*The panorama drawn up by Veronique Tadjó, relating to geocriticism and Eco-poetics, allows us to observe an ecological rhetoric which brings out the heritage and identity values of the environment. This study articulates from which the author connects the environmental theme to the fictional imagination, thus contributing to the ecological debate in literature. His novel, *In the company of men*, present itself as a linguistic ecosystem whose rhythmic structure of the environment gives the Baobab, the Ebola and the physic-psychological disposition or characterologies of human beings. By choosing to anthropomorphize component of ecology such as viruses, animals and trees, Veronique Tadjó establishes the romantic imagination as an archetype of the reflection of nature and demonstrates certain fidelity of the sacred, of intimacy and divine harmony whose govern the laws of nature.*

Key words: geocriticism, Eco-poetics, linguistic ecosystem, anthropomorphize, divine harmony.

Introduction

Le propre de tout texte de profil sociologique, c'est d'être didactiquement fécond, c'est-à-dire, infiniment riche en enseignements et, donc, propice à l'épanouissement de l'esprit et de l'homme. L'écofiction peut, en effet, développer la diffusion des idées ou des modes de vie adaptés à la préservation de l'écosphère, à l'interpénétration des entités écologiques et au rééquilibrage de l'environnement. Ainsi, la littérature, comme canal de conduite écologique, est évoquée par N. Evernden (1992, p. 123) : « La prétendue crise environnementale ne demande pas l'invention de solutions, mais la recréation des choses elles-mêmes »¹.

Recréer les choses consiste à représenter, par le biais du roman, les liens entre la conscience environnementale et l'esthétique littéraire, à l'effet de formater une éco-poétique qui inciterait à renoncer à l'exploitation sauvage de la biodiversité. Dans *En compagnie des hommes*, ce sont les hypothèses thématiques qui instruisent sur les moyens formels dont use Véronique Tadjo pour écrire la nature. Elles permettent de comprendre que l'intimité entre l'homme et son milieu, à travers une mise en récit, donne forme au perspectivisme, en tant que tendance à tenir compte de ce qui est utile à l'homme, pour construire la connaissance, penser des symbioses et des mises en relation. Cette approche suppose, à partir d'un système de valeurs scripturaires, la mise en perspective de ce que l'équilibre de la nature peut offrir comme harmonie, voire modèle de vie intimiste entre l'homme et les autres êtres de la nature.

Se pose alors la question des stratégies d'une écriture écologique qui ne relève pas purement que du romanesque, mais, plus singulièrement, des idéologies et des rhétoriques en fonction de l'écosystème, de l'agression, sans cesse de la nature, opérée par l'homme et de l'interaction sacrée entre l'homme et son milieu de vie. En quoi, donc, l'esthétique de *En compagnie des hommes* est-elle une éco-éthologie ? Le consumérisme que l'homme fait peser sur la nature ne pourrait-il pas valoir son autodestruction ? La manière dont les

¹ Notre traduction

entités écologiques s'interpénètrent dans le récit n'inspirerait-elle pas un perspectivisme post humanisme, plus fécond et plus fertile ?

La perspective d'un travail écologique de l'écriture qui traduirait la problématique des besoins vitaux de l'homme et de la préservation de la biosphère est au cœur de l'écopoétique et de la géocritique. Etant donné qu'il s'agit, d'abord, d'approche formelle dans l'analyse, l'écopoétique qui s'intéresse à la littérature environnementale, permettra de présenter le texte romanesque comme une sorte d'écosystème linguistique, c'est-à-dire une rhétorique dont le leitmotiv est, comme le souligne J. Bate (2000, p. 76), « une réponse aux propres rythmes de la nature, un écho au propre chant de la terre »¹. L'analyse idéologique peut, quant à elle, être appréhendée comme géocritique, suivant l'optique théorique de B. Westphal (2007). Car, dans son approche intertextuelle, la géocritique servira à décrypter les interactions entre littérature et écologie, dans une perspective critique qui structure l'idée selon laquelle l'homme et la nature forment un continuum. Dans les deux cas, l'idée d'envisager la représentation des liens entre roman et écologie, l'homme et son environnement concentre l'étude sur les analogies entre le langage romanesque et la nature, l'intimisme écologique et les interprétations idéologiques d'une écofiction perspectiviste.

I. L'écologisation littéraire, une esthétique romanesque de la rhétorique du vert

D'un point de vue pragmatique, le terme "écologisation" est formé du syntagme "écologie", désinence du milieu où vivent et se reproduisent les êtres vivants et du morphème "ation" qui indique l'action du syntagme "écologie" dont il est lié. Ainsi, la notion d'écologisation littéraire désigne le processus par lequel l'environnement est pris en charge dans la littérature, dans l'organisation textuelle, voire dans les pratiques scripturaires. L'écologie, sacerdoce de l'imaginaire romanesque, devient, ainsi, un discours non ordinaire qui offre un répertoire que L. Buell (1995, p.

¹ Notre traduction.

35) qualifie de « script vert »¹ et qui transcende les sens premiers de l’imaginaire romanesque classiques.

Dans *En compagnie des hommes*, l’une des observations captivantes de la réinvention romanesque réside dans la performance poétique qui interroge l’ensemble des procédés d’expressions, d’images et de figures affectés à la biosphère. De telles pratiques rhétoriques sont bien illustrées par l’évocation d’une masse d’organismes vivants tels que les virus, « Ebola Zaïre, Ebola Soudan, Ebola Côte d’Ivoire, Ebola Bundibugyo, Ebola Reston » (V. Tadjó, 2017, p. 140), les animaux, « chauve-souris, chimpanzés, singes, antilopes, agoutis, rats palmistes etc. » et les végétaux « baobab, feuilles tendres, fleurs succulentes, arbustes etc. » (V. Tadjó, 2017). Les liens entre ces organismes et l’intrigue romanesque s’inscrivent dans le sillage d’un art qui assume l’inscription écologique de la nature dans l’esthétique romanesque ou l’inscription de l’imaginaire romanesque dans la nature. À travers cette esthétique organique qui, pour J. Skinner (2001, p. 5), « a la capacité de différenciation de ses propres matériaux », le récit isole les artifices particuliers de la création littéraire pour recréer une dynamique interactive entre l’imaginaire romanesque et la rhétorique liée aux êtres vivants.

Les catégories d’un discours biologique de l’imaginaire romanesque traduisent, en langage poétique, ce qui ne peut pas être exprimé dans d’autres écrits qu’un texte qui traite de l’environnement et le développe méthodiquement. Le récit, en transposant l’espace romanesque en milieu d’exposition et d’activité de tous les êtres vivants, devient une parole porteuse de la variété du biotope. Diverses représentations érigent le roman en approche inclusive et exclusive de la nature et font preuve d’une certaine fidélité à la rhétorique du vert. Les moyens d’expression dont il est question, ici, est une technique qui rend l’évocation des êtres et des choses naturels si frappante et si récurrente que l’imaginaire romanesque tout entier en est affecté. Ainsi, le roman, comme « imagination environnementale », pour reprendre l’expression de L. Buell (1995), est lu dans de nombreuses pages du texte dont l’une des illustrations est le plaidoyer du Baobab relatif à la conscience écologique :

¹ Notre traduction.

Nous les arbres, nous abritons un univers à lui seul arc-en-ciel : oiseaux et insectes, lianes, fleurs, mousse et lichen [...]. D'autres créatures se reposent dans nos sommets, y chassent ou y mangent. Bourgeons, fruits ou feuilles tendres. Notre respiration se répand dans l'air assoiffé d'oxygène. [...]. Hélas, trop d'entre nous sont partis pour laisser place à des arbustes qui peinent à s'affirmer. Les plantes et les fleurs aussi perdent les plus beaux atours (V. Tadjó, 2017, p. 23).

La logique du rythme et les éléments codés du langage du Baobab assurent la vertu de l'animation biosphérique du texte, en plus d'être interpellateurs et producteurs de sens, du fait d'une allusion obsédante et indiscreète qui arrache l'esprit du lecteur à l'objectivité d'un discours romanesque ordinaire. La nature qu'inscrit ce récit romanesque implique, selon l'expression de J. Bate (2000), un « travail écologique »¹, du moins, un langage écologique. L'auteur, après avoir centré son discours sur des matériaux langagiers inspirés des domaines de la biosphère que sont « les forêts, les plantes, la terre, les arbres, les rivières, les mers, les animaux, les oiseaux, l'Amazonie, l'oxygène etc. » (V. Tadjó, 2017), bref, des organismes vivants et des éléments en relation avec l'environnement, le confronte avec des idéologies et des thèses en fonction des écosystèmes aquatique et terrestre. Voici comment les relate le narrateur homodiégétique Baobab : « La forêt, cette présence imposante à la fois protectrice et nourricière. Royaume des forces mystérieuses qui ne se laissent pas découvrir à l'œil nu » (V. Tadjó, 2017, p. 15) ; « La vie, la vraie, la plus riche, la plus belle, se trouve encore dans la forêt et dans l'eau. Garder ce qui reste de la planète » (V. Tadjó, 2017, p. 25).

Ces quelques évocations ne peuvent que renforcer le panel sur le travail écologique de la littérature et, plus précisément, sur toutes les approches de *En compagnie des hommes* réunies par les catégories d'un roman écosystème. Véronique Tadjó, tout comme K. Viggers (2019) et H. Harrison (1969), propose une fiction qui s'appesantit, plus spécialement, sur des pratiques qui promeuvent la biosphère dans ses accointances avec l'imaginaire romanesque. Que ce soit dans son

¹ Notre traduction.

rapport au vert avec la forêt ou dans sa relation à l'eau, ou bien qu'il s'agisse des réflexions naturalistes sur la planète, ce roman est, de manière indélébile, marqué par le seau de l'écologie.

L'ameublement écologique du récit interrogé, n'étant pas exclusivement une question de choix génériques, il faut alors interroger l'écriture dans sa dimension esthétique et dans la capacité d'imagination de l'auteur à créer des constantes particulières de l'activité artistique. Dans le roman convoqué, en effet, ce sont des organismes vivants tels que le Baobab, l'Ébola, la Chauve-Souris et leurs milieux de vie qui sont les sujets déclencheurs de la narration. L'imaginaire romanesque est ainsi articulé comme une sorte d'écosystème linguistique dont le Baobab, investi en narrateur, propose une déclamation panégyrique : « Je suis Baobab, arbre premier, arbre éternel, arbre symbole. Ma cime touche le ciel et offre une ombre rafraîchissante au monde. Je cherche la lumière douce, porteuse de vie. Afin qu'elle éclaire l'humanité, illumine la pénombre et apaise l'angoisse » (V. Tadjou, 2017, p. 23).

Ce qui semble inédit, dans l'approche mimétique de la valeur écologique de cet énoncé lyrique, c'est le récit qui met en avant un narrateur arbre et structure le renouveau de la forme esthétique du roman, en accordant une attention particulière à la manière élogieuse dont le personnage Baobab établit des paramètres plus évidents de quelques distinctions en quoi il est digne de respect et de protection. Il en est ainsi des pages 23, 25, 33, 37 et 161 où les reprises anaphoriques de la phrase « Moi, Baobab, je suis arbre premier, arbre éternel, arbre symbole », laissent une marque de récit contenant des descriptions poétiques d'une des composantes de l'écosystème.

D'ailleurs, les deux autres personnages intradiégétiques, le virus Ebola et l'animal Chauve-Souris, sont dotés de mémoire, de raisonnements et de jugements qu'ils associent aux différentes étapes de l'exploitation de la forêt et surtout du fonctionnement de la biosphère. Ils abordent, également, les événements relatifs à la propagation du virus et racontent comment l'intrusion de l'homme dans les profondeurs de la jungle a pu, dangereusement, affecter aussi bien l'écosystème que l'homme, lui-même. Apprécions cette diatribe du personnage virus Ebola qui met l'être humain au banc des accusés :

Un homme profane la nature, tire et tue une bête. Il dépèce la carcasse. Le sang sur les mains. Le sans frais sur les mains.

Le sang chaud sur les mains. Il dépose l'animal sur ses épaules et le ramène au village. Il ne sait pas que je suis déjà entré dans son corps. Que je serai à présent dans sa famille. Dans son clan (V. Tadjou, 2017, p. 140).

L'atmosphère décrite est tout un souffle, celui de l'exploitation métaphorique qui articule des personnages arbre, animal, virus et leurs paramètres environnants, du point de vue de l'expression de leurs sentiments. Elle alimente les stratégies rhétoriques, en inscrivant, au centre de la narration romanesque, les organismes végétaux et animaux. Mieux, la poétique et la sémantique de cet extrait se fixent sur l'expression et tentent d'établir des caractérologies de l'imaginaire environnemental.

Les récits de l'histoire des populations de l'écologie, Ebola, Chauve-Souris et Baobab, livrent leurs univers particuliers, mais, surtout, expriment les modalités complexes des émotions les plus intimes et les plus délicates entre l'homme et la nature.

II. La dynamique anthropomorphique, une inclination narrative pour un intimisme écologique

L'anthropomorphisme est une tendance à concevoir les choses, les phénomènes et l'ensemble des organismes vivants à l'image de l'homme. La particularité épistémologique de cette théorie est qu'elle obéit à une analyse écocritique du non humain dans le texte littéraire, en structurant des entités, des phénomènes et des éléments de la biosphère comme des sujets conscients. En effet, l'imaginaire romanesque, dans *En compagnie des hommes*, renouvelle la problématique existentielle qui souligne que tous les êtres vivants, autre que l'homme, ont une vie, voire des sentiments. Contrairement, donc, à l'idée qui spéculé que « l'animal est un être purement matériel qui ne pense ni ne réfléchit » (P. Kaenel, 1986, p. 23), rien n'empêche Véronique Tadjou d'attribuer à l'animal Chauve-Souris, mais surtout au virus Ebola et à l'arbre Baobab la faculté qu'ils ont de connaître leurs propres réalités, de juger les hommes, d'exprimer des émotions à travers des sensations, des conduites, voire un langage dans leur communauté écologique.

Cette configuration, à relent métaphorique, rejette les polarités entre l'homme et les autres êtres vivants, en mettant en scène les liens

affectifs entre lui et son environnement ou entre les éléments de la nature et lui. Le témoignage de la Chauve-Souris, personnifiée, au sujet des singes, illustre les accointances existentielles, voire émotionnelles entre l'homme et les animaux et entre les animaux eux-mêmes : « J'ai vu des singes se faire tuer en essayant de protéger l'un des leurs. Les femelles se sacrifient pour essayer de sauver les petits. Elles les élèvent pendant plusieurs années et y sont très attachées » (V. Tadjó, 2017, p. 152). Les critères de protection et d'éducation à travers les verbes "se sacrifier" et "élever" servent à structurer les sentiments d'affection, de protection ainsi que les attitudes et aptitudes sociales qui régissent le règne animal. L'identification des singes à leurs états émotionnels et sentimentaux crée des valeurs patrimoniales et identitaires au dépend des considérations instrumentales ou bestiales.

La valeur esthétique de cet anthropomorphisme requiert un enjeu éthique dans la mesure où les fondements de la vie dans l'environnement impliquent, entre les êtres vivants, des arguments d'estime, de respect et de considération symétriques. Sous ce postulat, P. Kaenel (1986, p. 1) écrit que « toutes les conditions nécessaires à un renouvellement de la comparaison de l'homme avec l'animal et de la typologie zoologique avec les catégories sociales se trouvent réunies ». Ce constat, arrimé à l'unicité des états de conscience des êtres vivants, fonde une approche qui met en avant, non pas la supériorité naturelle de l'homme sur la nature, mais le bouleversement de notre manière d'appréhender les animaux ainsi que tout l'écosystème.

Dans ce roman de Véronique Tadjó, une image attire l'attention du lecteur par son caractère emblématique et par les affinités qu'elle tisse avec presque tout l'écosystème. Le Baobab est lu comme le tissu de relation environnementale qui véhicule diverses formes d'émotions. Il porte, en lui, la mémoire angoissante de la nostalgie du passé, comme l'expression du désir de revenir en arrière pour retrouver sa gloire du passé avec les humains :

Je suis resté longtemps un arbre désespéré. J'avais la nostalgie du rire clair des enfants, des mains rugueuses des vieux quand ils caressaient mon tronc, de la beauté des femmes endormies sous mon ombre, des hommes au corps

sculpté par la terre. Je voulais devenir un arbre sans racine pour quitter cet endroit aride (V. Tadjo, 2017, p. 35).

Le moins que l'on puisse dire, c'est que dans ce passage qui assure à l'arbre des caractéristiques humaines, la morale sociale de la mélancolie et la vérité écologique se conjoignent pour soumettre, à l'esprit du lecteur, l'intimisme tendre des voix intérieures d'une plante. L'enjeu de cette psychologie végétale, c'est la recherche d'un lieu paisible où la nature conserve toujours sa virginité et où vivent des hommes simples que la technologie n'a pas encore totalement corrompus. Ce ne sont plus des végétaux instrumentalisés qui sont touchés ; l'imaginaire romanesque travaille à anthropomorphiser le Baobab, en le structurant comme un être de conscience et d'âme qui souffre et rappelle à l'homme les liens sacrés et vitaux entre lui et la nature, comme cela se perçoit dans cette mise en garde :

Mais lorsqu'ils nous assassinent, les hommes doivent savoir qu'ils brisent les chaînes de l'existence. Les animaux ne trouvent plus à manger. Les Chauves-souris ne trouvent plus à manger. Ne trouvent plus les fruits sauvages. Elles s'approchent des villages, là où il y a des manguiers, des goyaviers [...] Elles recherchent la compagnie des hommes (V. Tadjo, 2017, p. 26).

Finalement, la rythmique de l'anthropomorphisme est l'élan de l'intimité que les composantes de la biosphère entretiennent avec l'homme ou que l'homme entretient avec la nature. Ces éléments personnifiés sont des entités marquées qui expriment leurs émotions. On peut retrouver, dans les propos de la Chauve-Souris, les regrets et la compassion qu'inspire le taux de mortalité élevé des hommes meurtris par le virus Ebola : « Chauve-Souris, mi-mammifère, mi-oiseau [...], je ne regrette qu'une chose : avoir laissé Ebola s'échapper de mon ventre. Il dormait en moi avant que les hommes ne viennent gâcher la splendeur de la forêt » (V. Tadjo, 2017, p. 151). Même les sentiments moins empathiques, comme ceux d'Ebola envers l'homme, portent toujours les marques des causalités entre l'être humain et son milieu de vie : « Je n'aime pas voyager. Je préfère rester au fin fond de la jungle intouchée, là où je suis le plus heureux. Sauf quand on vient me déranger. Sauf quand on vient déranger mon hôte » (V. Tadjo, 2017, p. 140).

Les personnages anthropomorphiques dévoilent leurs univers particuliers, mais principalement les modalités des principes de causalité. Les références à la question d'équilibre et de symbiose dans la nature font partie des motifs de la mélancolie du Baobab, des regrets de la Chauve-Souris et des accusations haineuses d'Ebola. En dotant un végétal, un virus et un animal d'expressions humaines, en leur permettant d'exprimer des émotions, le récit renforce les valeurs intrinsèques et sacrées des milieux naturels. Il s'agit, pour Véronique Tadjou, de traduire le processus naturel des choses, de les représenter, en leur prêtant une langue, des émotions, des jugements. De ce fait, J. Bate (2000, p. 34) parle de « vérité envers la nature comme un critère de jugement esthétique »¹. Ces conclusions ne peuvent que renforcer le débat sur les relations étroites entre l'homme et l'environnement et, plus généralement, entre toutes les essences de la nature réunies par le concept de l'intimisme.

C'est l'enseignement que nous donne à assimiler le texte interrogé, récit dans lequel l'émotion ressentie se lit également dans l'attachement de l'être humain à son milieu. Tout se passe comme si la présence de la nature se dévoilait au diapason de l'âme intime des personnages humains. Cette perspective est mise en évidence dans l'épisode qui précède la convalescence de la jeune fille :

Souvent, je regardais par la fenêtre. Je voyais le grand arbre qui se tenait majestueusement dans la cour. Il me faisait penser au baobab de mon enfance. [...] Je suis allée vers l'arbre, vers son réconfort offert à nous dans la profondeur de notre malheur. Quand je m'appuyais contre lui, je le sentais vibrer en ondes profondes. Je posais mon oreille sur son tronc rugueux et il me parlait, me chuchotait qu'il était avec moi (V. Tadjou, 2017, pp. 88-89).

Dans ce passage, l'intimité entre la jeune fille, rescapée d'Ebola et l'arbre naît de la représentation mentale de ce végétal, de la tendance à lui attribuer des capacités psycho-physiologiques et, surtout, du changement d'état émotionnel de la fille lorsqu'elle passe ses bras autour de l'arbre pour demander son réconfort. Pour

¹ Notre traduction.

l'essentiel, D. Mornet (1997, p. 184) suggère que « l'amour de la nature révèle et exprime ce qu'il ya de plus profond en l'homme ». La rythmique de la fusion des émotions entre les deux êtres, humain et végétal, est inhérente à une phase où l'identification de l'homme à l'arbre ou de l'homme à la nature crée des valeurs affectives, voire des liens sacrés. Le fréquent recours à cet allégorisme est une esthétique littéraire qui permet d'inscrire la vie et les relations entre êtres vivants au cœur d'une symbiose ou d'une dynamique d'interdépendance entre l'homme et son milieu de vie. Les souvenirs que cette fille convalescente garde du « Baobab de son enfance » et de « la forêt imposante à la fois protectrice et nourricière » (V. Tadjou, 2017, p. 15) de son village constituent des images de la mémoire vécue mais également, conduisent à des sentiments d'appartenance qui nourrissent des liens d'affinité, de solidarité, d'intimité, voire de spiritualité avec le Baobab, en particulier et la forêt entière, en général.

L'inclination de l'auteure, pour un intimisme naturaliste ou écologique, est fonction du dynamisme physio-psychologique de tous les êtres romanesques et, en particulier, de la réciprocité des sentiments entre les personnages humains et les personnages animaux, végétaux et virus. Pour elle, la plus belle des sagesses consiste à entretenir le respect, l'équilibre et l'harmonie entre l'homme et sa nature.

III. Les enjeux éthiques de l'écofiction, une écriture au prisme d'un post-humanisme perspectiviste

L'une des préoccupations de la littérature écologique réside dans une esthétique littéraire dont l'objectif est, comme le souligne B. Denis (2000, p. 31), de « mettre en gage, faire un choix, poser un acte » qui suscite les questions de dynamisation des ressources, d'équilibre de la nature et de la domination humaine qui s'exerce sur l'environnement. Fondée, ainsi, sur la géocritique, l'analyse de l'univers romanesque expose l'environnement terrestre comme un lieu d'interactions entre espaces humains et milieux des unités écologiques de base qui existent dans l'écosystème. Cette approche suggère que « la sphère de la nature physique », pour emprunter l'expression d'A. Humboldt (2000, p. 342), n'est par étrangère à la structure des vies

dans la mesure où les besoins vitaux de tous les êtres vivants sont intimement liés.

Ces questions sont au cœur du perspectivisme, en tant qu'aptitude à tenir compte de toutes les perspectives dont dispose l'être humain et qui lui sont utiles, dans la construction des idéologies en fonction de tout l'écosystème, afin de repenser des symbioses et des mises en relation. Les représentations du Baobab, d'Ebola, de la Chauve-Souris et de la jeune fille coïncident avec une perspective de convention qui impliquerait une vie harmonieuse entre tous les êtres de la nature, leurs actions et leurs quêtes étant intimement liées aux besoins vitaux de tous. Et, c'est en s'appuyant sur ce pacte initial d'interpénétration, mieux d'interdépendance et de fusion que le personnage Baobab parle au nom des arbres et interpelle les humains : « La vie, la vraie, la plus riche, la plus belle, se trouve encore dans la forêt. Gardez ce qui reste de la planète » (V. Tadjó, 2017, p. 25)

La vérité de cette apostrophe, c'est que l'esprit de l'être humain, très peu porté vers la conscience écologique, s'édifie mieux par l'avènement de la destruction de soi, connecté qu'il est par la fausseté de ses initiatives liées à l'exploitation sauvage de l'écosystème. La perspective d'un renouvellement des consciences pour l'équilibre de la nature peut se résumer dans cette forme de mutualisme environnemental, parfaitement mise en évidence par le personnage Baobab : « Mais lorsqu'ils nous assassinent, les hommes doivent savoir qu'ils brisent les chaînes de l'existence » (V. Tadjó, 2017, p. 26). Au final, ces propos contraignent l'homme à se renouveler, à se recréer dans une forme d'association profitable pour lui mais sans danger pour la nature.

On pourrait, en effet, supposer qu'*En compagnie des hommes*, destiné à refléter les rapports des êtres vivants avec leur milieu, soit tributaire d'un univers dans lequel des entités non humaines sont évoquées comme acteurs à part entière. L'univers romanesque est en phase avec les réalités environnementales, puisque l'auteur s'appuie sur l'imaginaire d'un végétal, d'un animal et d'un virus pour donner sens à la lutte contre la destruction de l'environnement afin de parvenir à des perspectives d'interactions plus harmonieuses. Ainsi, au fil de l'intrigue, apparaît un débat qui donne lieu au procès intenté contre les méprises de l'être humain. Ces écarts, le Baobab le révèle :

Si seulement les hommes pouvaient voir plus loin ! Si seulement ils savaient prévoir leur déclin, l'épuisement et la dégradation. Peut-être comprendraient-ils enfin qu'ils dépendent de nous [...]. Ils feraient taire les tronçonneuses, stopperaient leurs bulldozers, [...] ces monstres géants de fer et de mort (V. Tadjó, 2017, pp. 22-23).

Cette intervention du personnage Baobab s'appuie sur une pensée qui met en scène les responsabilités de l'homme. Il en appelle à sa conscience écologique et à la façon dont il devrait, dorénavant, comprendre l'environnement comme un milieu qui intègre une grande et unique famille qui est l'écosystème, dont lui-même est membre. Cette convention existentielle est la manifestation fondamentale du creuset des bouleversements inaliénables à l'institution d'une conscience physico-psychique, voire spirituelle essentielle à des réalités environnementales plus harmonieuses. En d'autres termes, l'homme, en tant qu'espèce animal la plus évoluée, ne devrait plus être mécaniquement captif du consumérisme et de la cupidité à laquelle sa mentalité est affectée.

L'esthétique de ce roman de Véronique Tadjó réside dans cette forme de procès au cours duquel les parties à comparaître, Baobab, Ebola et Chauve-Souris, accusent l'humanité dans son incapacité ou sa négligence à apprécier la dimension vitale, le caractère sacré et la beauté de la nature. Chaque prise de parole est suivie de sentence condamnatoire. Ce postulat se perçoit dans les réflexions récriminatoires d'Ebola à l'encontre de l'homme : « Ce n'est pas moi qui ai changé. Ce sont les hommes qui ont changé de direction. La vie qu'ils mènent aujourd'hui n'est plus celle des ancêtres. Ils sont devenus plus exigeants, avides et prédateurs. Leurs envies n'ont pas de limite » V. Tadjó, 2017, p. 141).

Ces propos systématisent, non, l'homme, mais, le grotesque de l'homme, son incurable maladie de surexploitation, de destruction des ressources avec ses résidus industriels, ses pollutions de tous genres dont il est coupable et, qui, malheureusement, précipitent allègrement la nature vers la sentence fatale de la mort. La représentation de ce procès coïncide avec la perception que l'homme doit avoir de l'environnement, compte tenu du fragile écosystème qui protège la vie, la nature. Et comme l'écrit si bien A. Humboldt (2000,

p. 50), « l'homme, armé de multiples observations », doit accéder « à la compréhension des lois qui président aux phénomènes » et être capable de saisir « l'ordre et l'harmonie de la nature ».

Du creuset du regret de voir Ebola transiter, par elle, pour répandre la mort au sein des hommes, un autre personnage plaignant, la Chauve-souris, joue un rôle important dans la recherche de cette harmonie. Elle fait passer un message écologique, dans la perspective d'une interpénétration des entités écologiques pour une symbiose sacrée entre l'homme et la nature. Elle s'offusque alors : « Les hommes devraient prendre conscience de leur appartenance au monde, de leur lien avec toutes les autres créatures [...]. Conscience du péril qu'ils font peser sur leur espèce et sur toute la biosphère et utiliser leur remarquable intelligence pour éviter la fin du monde » (V. Tadjou, 2017, p. 157).

Ces propos naturalistes lâchés, mus par une approche commensale des actions et actes de l'homme, inspireraient l'idéologie perspectiviste selon laquelle l'homme, lié aux non humains par l'unité de la nature, constitue une sorte de garant moral et l'espoir de la restauration de la nature en danger. Selon la Chauve-Souris, il fait, lui-même, partie de cette nature car, en lui, se lisent les lois qui gouvernent le monde physique. C'est la thèse que développe S. Briffaud (2006, p. 345) lorsqu'il écrit que « le sentiment de la nature n'est rien d'autre que la manifestation tangible dans l'homme du grand tout de l'homme ».

En inscrivant, de manière synergique, l'humain et les non humains au cœur des préoccupations environnementales, Véronique Tadjou érige l'intimité entre l'homme et la nature en archétype du reflet du futur de l'humanité et de l'écosystème, en soulevant la question de l'harmonie universelle et sacrée qui préside aux lois du cosmos.

Conclusion

Dans *En compagnie des hommes*, le débat environnemental articule l'expression d'une problématique réelle de la vie et de l'avenir de l'espèce humaine ainsi que de tous les êtres vivants. L'apparente fiction du texte se résorbe en une unité de fond et de forme qui confond le discours écologique et l'écriture littéraire. La clef de la structure du roman réside, donc, dans des échos thématiques et rhétoriques qui

convoquent l'ensemble des procédés d'expressions, d'images et de figures affectés à un écosystème linguistique.

Les exploitations métaphoriques qui articulent des personnages arbres, animaux, virus et leurs paramètres environnants, du point de vue de l'expression de leurs sentiments, alimentent les stratégies rhétoriques, en inscrivant, au centre de la narration romanesque, l'intimité entre les entités éco-systémiques. En anthropomorphisant ces substrats, en leur permettant d'exprimer des émotions, le roman renforce la dénonciation des exigences, des avidités, des prédatons et des appétences létales de l'homme sur la nature. Ce ne sont plus des animaux, des végétaux et des phénomènes sans originalité ni valeur personnelle qui sont agressés. Le récit synthétise une représentation mentale à partir de laquelle ces espèces sont lues comme des êtres vivants, disposant de fonctions physiques et mentales, sont capables d'exprimer des malaises et des ressentiments.

Ce faisant, il en ressort que les mécanismes scripturaires de ce récit reposent sur des poétiques qui mêlent diégèse et mimésis dans le but de mettre en scène les modalités complexes des émotions les plus intimes, les plus sacrées et les plus délicates entre l'homme et la nature. Ce que Véronique Tadjo suggère est que la problématique de la vie et du destin de l'humanité ne se limite pas à la conscience écologique de l'intimité sacrée entre l'homme et les essences de l'écologie, et que l'espèce humaine doit également tenter de mettre en évidence l'ordre et l'harmonie, à travers un post-humanisme perspectiviste qui résulterait d'un rapport d'inclusion, d'une savante exploitation profitable à son espèce et sans danger pour la nature dont il est l'une des substances.

Références bibliographiques

Bate Jonathan (2000), *The song of the earth*, Harvard Univ. Press, Cambridge.

Buell Lawrence (1995), *The environmental imagination: Thoreau, Nature writing, and the formation of American culture*, Harvard Univ. Press, Cambridge.

Briffaud Serge (2006), « Le temps du paysage. Alexandre de Humboldt et la géohistoire du sentiment de la nature », *Les sciences*

géographiques du moment de l'émergence des sciences, humaines (1750-1840), Paris, L'Harmattan, pp. 275-301

Denis Benoit (2000), *Littérature et engagement : de Pascal à Sartre*, Paris, Seuil.

Descola Philippe (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.

Drouin Jean-Mare (1991), *L'Écologie et son histoire. Réinventé la nature*, Paris, Desclée de Brouwer.

Evernden Neil (1992), *The social creation of nature*, Johns Hopking Univ. Press, Baltimore and London.

Harrison Harry (1974), *Le soleil vert*, Paris, J'ai lu.

Helmreich Christian (2011), « La philosophie de l'histoire d'Alexandre de Humboldt », *Études germaniques*, n°261, pp. 107-122.

Humboldt Alexandre von (2000), *Cosmos*, Paris, Rééd., Utz.

Kaenel Philippe (1986), « Le Buffon de l'humanité. La Zoologie politique de J.-J. Grandville (1803-1847) », *Revue de l'Art*, n°74, pp. 21-28.

Mornet Daniel (1997), *Le sentiment de la nature en France, de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, Hachette.

Suberchicot Alain (2012), *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée*, Paris, Honoré Champion.

Tadjo Véronique (2017), *En compagnie des hommes*, Paris, Seuil.

Valentin Jean-Marie (2011), « Alexander von Humboldt, une icône du monde globalisé », *Alexander von Humboldt. 150^e anniversaire de sa mort*, *Études germaniques*, n°1, pp. 11-20.

Viggers Karen (2019), *Le bruissement des feuilles*, Paris, Les escales.

Skinner Jonathan (2001), *Ecopoetics, N°1*, Huntington Ave, Buffalo, Periplum Editions.

Westphal Bertrand (2007), *Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Minuit.